

DE LA SEPARATION A L'AUTONOMIE DANS LE DEVELOPPEMENT DE L'ENFANT

Béatrice Hiltl

A l'origine : la naissance. Elle est d'abord physique, à travers la venue au monde du nouveau-né. C'est l'expérience traumatisante par excellence qui, à la fois, conditionne la vie post-natale et fait connaître à l'enfant la première séparation du monde d'où il vient et qui l'a créé, le monde intra-utérin.

Une naissance psychique doit également s'accomplir et elle ne peut se faire qu'à travers l'accueil et le lien assuré par un être humain. Le nourrisson est forcément un être relationnel. Sans la mère ou son substitut, le bébé ne peut exister. C'est elle qui permet que l'enfant, après sa naissance, puisse se reconnaître dans le monde environnant, parce qu'elle va assurer, durant les premiers temps de la vie (post-natale) de celui-ci, le relais nécessaire à ce qu'il a connu durant sa vie prénatale et qui reposait sur une expérience de totalité.

Ce rôle va se jouer à travers les soins spécifiques que la mère va prodiguer au nourrisson et qui participent bien évidemment de la naissance psychique. Ils s'appuieront notamment sur la capacité de se mettre à la place de son enfant et de répondre à ses besoins, caractéristique de ce que Winnicott a nommé la préoccupation maternelle primaire.

L'existence de cette adéquation précoce permettra au bébé de n'éprouver aucune menace d'anéantissement et d'investir ainsi son « self » sans danger. Ensuite la mère « suffisamment bonne » donnera la possibilité à son enfant de développer un sentiment de toute-puissance puisqu'il aura l'illusion active de créer le monde autour de lui. C'est ce qui fera dire à Winnicott que le bébé crée sa mère. Pour que le bébé acquière la conscience de sa propre existence – « le sentiment d'exister » pour cet auteur, « le sentiment de soi » pour Dolto – il est nécessaire que la mère permette à son enfant, dès la naissance, de considérer son sein, à elle, comme un organe faisant partie de son corps, à lui.

Sans ce lien fondamental à la mère, l'enfant ne peut pas naître psychiquement, c'est-à-dire exister ; soit il meurt, soit il devient un « enfant sauvage » qui ne pourra jamais développer les compétences nécessaires à son développement.

Premier processus de séparation nécessaire : le matricide et la fin de l'originaire

La question du matricide est quasiment absente des travaux psychanalytiques et rarement abordée par la réflexion freudienne. Freud y fait néanmoins référence (sans jamais la nommer en ces termes pour autant) alors qu'il développera longuement celle du parricide, notamment dans *Totem et Tabou*, par rapport à la théorie de l'œdipe et la menace de castration. Toutefois, il reconnaît que la problématique œdipienne ne suffit pas en soi à expliquer et à justifier l'ampleur de l'hostilité qui sera éprouvée par l'enfant (tant la fille que le garçon) au cours de son développement à l'encontre de la mère. Il en vient au constat que la nature de ces griefs envers la mère est due à la nécessité pour l'enfant de se détourner d'elle. C'est en effet parce qu'il est premier et si intense (cf. le lien très fort qui unit le bébé à sa mère) que « l'attachement doit sombrer ».

Derrière ce détachement nécessaire par rapport à la mère est en jeu la nécessaire question de l'accès à l'autonomie. Que l'on soit fille ou garçon, le problème est fondamentalement le même au niveau de la possibilité de se donner naissance à soi-même et de se dégager ainsi des

relations étroites nouées avec la mère depuis la naissance et la vie intra-utérine.

**Comment se détacher de celle à qui l'on doit tant et dont on dépend toujours ?
Comment arriver à prendre de soi-même une distance psychique suffisante par rapport à elle ?**

Pendant l'originare, la relation de l'enfant avec la mère est prédominante de manière évidente, ne serait-ce que par les soins qu'elle prodigue. Cette phase est également marquée par l'idéalisation de la mère et de sa présence. C'est le temps de la totalité où la mère et l'enfant ne forment qu'un, un tout indissociable, le temps de l'indifférenciation, de l'absolu qui correspond au vécu d'homogénéité caractéristique de la vie fœtale et par la suite, au vécu de la symbiose spécifique à la relation des premiers mois de la vie (ce que Françoise Dolto nomme la dyade mère-enfant). Le bébé est, nous le savons, totalement dépendant de la mère.

Progressivement l'enfant va se heurter aux insuffisances et aux limites maternelles et rencontrer ainsi la mère réelle qui va devenir distincte de lui-même. Du deuxième semestre de la première année jusqu'à la fin de la troisième année, l'enfant grandit et devient de plus en plus capable d'agir, de répondre lui-même à ses besoins. Il sait faire et veut faire. C'est le moment du « moi-tout-seul ». La mère n'a plus alors à tout faire pour l'enfant. En outre, elle l'oblige de plus en plus à respecter des impératifs auxquels jusqu'alors il n'était pas soumis : il doit être propre, poli, discipliné et observer toutes sortes de règles. Ceci marque la fin de la liberté constitutive de la relation originare, la fin de la possibilité de la totalité échangée jusqu'ici avec la mère.

La confrontation à une première séparation nécessaire : la perte de l'originare est signifiée

La mère au sens originare du terme n'est plus rien du tout. A travers l'expérimentation répétée des insuffisances, l'enfant va faire le constat que la mère est de moins en moins susceptible de représenter totalement l'originare. On pourrait dire à ce niveau que l'enfant ne reconnaît plus sa mère. Vers l'âge de deux, trois ans, la période symbiotique s'achève douloureusement par ce qu'on appelle la « crise d'opposition ». Rappelons que selon Spitz, l'apparition du « non » survenant dans le courant de la seconde année permet à l'enfant d'accéder à une complète distinction entre lui-même et l'objet maternel et d'entrer par conséquent, dans le champ des relations sociales. Cette étape constitue la première acquisition conceptuelle purement abstraite et caractérise l'accès au monde symbolique et à la capacité de manier les symboles. A ce moment, la mère est donc contestée, puis rejetée. Elle n'a plus le droit d'entrer dans l'intimité de l'enfant et l'apparition de la pudeur signe un accès à la différence et à l'individualité dans le processus d'autonomisation du sujet. La perte de cette « mère originare » est source de souffrance et l'enfant va notamment la garder en pensée. En d'autres termes, c'est la mère toute-puissante phallique infantile qu'il va intérioriser et à laquelle il va chercher à s'identifier. Il accède ainsi à une autre forme de totalité qui est le sentiment absolu du Moi qu'il revendique aussitôt. Dans cette phase où le jeune Moi se rebelle, l'enfant veut tout faire par lui-même, affirmant haut et fort qu'il n'a plus besoin de mère. Ce que dément bien sûr la première crise de larmes venue.

Il existe un concurrent à l'amour de la mère, à l'amour de l'originare : l'amour de l'autonomie. Il ne s'agit pas encore de l'amour de soi, car l'enfant n'est pas encore une individualité à part entière, mais il est largement devenu capable d'agir, il est désormais structuré pour. Il est à l'âge ravageur où les mères voient l'ancien bébé fureter partout, grimper sur tout et se saisir de tout. Au moment de la phase où l'enfant se rebelle, s'entête, désobéit, il ne peut pas faire autrement. Il va s'entêter puisque tout est dans la tête et qu'il a hérité de la phase précédente propre à l'originare (la période du syncrétisme) l'habitude et le sentiment de l'absolu, de la totalité. S'il ne

réagissait pas de cette manière, il y aurait lieu justement de s'inquiéter. Il s'agirait probablement alors d'un enfant souffrant d'une carence de l'originnaire ou d'un enfant trop docile dans la mesure où sa totalité interne serait trop étroitement liée au regard et à la possession de la mère.

Quitter l'originnaire est le prix de la nécessaire autonomie. Mais paradoxalement, pour rompre, il faut avoir beaucoup reçu, avoir reçu presque sans cesse et sans faille. C'est la prodigalité de la totalité qui permet d'en vouloir à la mère, de se retourner contre elle, de se fâcher quand celle-ci ne paraît plus en assurer la permanence. La rupture proviendra ainsi d'un excès de la demande, d'une obstination. De même, la capacité de rompre vient de la qualité de l'originnaire. Le moyen de se détacher est d'avoir un adversaire et la mère devient cet adversaire, à la condition qu'elle ait été un représentant du maternel assez constant et assez efficace pour que puisse lui être reprochée la différence qui s'est introduite entre ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue, pour que puisse lui être reproché le nécessaire épuisement du don maternel.

La capacité de rupture

Il faut supporter d'en vouloir à la mère, soutenir de constater en soi des sentiments intolérables. En même temps, il faut savoir prendre le risque de tout perdre. Ce moment pourrait être celui d'une véritable dépression dans laquelle l'enfant sombrerait s'il n'était protégé par une sorte d'adaptation naturelle, proportionnelle à la qualité de l'Originnaire vécue auparavant. Si l'Originnaire a été suffisamment puissant et constant, il procure et assure un éprouvé de soi qui permet de résister à la dépression. Il en résulte la capacité de mourir et de faire mourir sans pour cela perdre la vie, la sienne ou celle de l'autre. En termes Kleinien, cette étape évoque bien évidemment la capacité d'intégrer l'ambivalence éprouvée à l'égard de l'objet d'amour total tant aimé que haï, la confrontation au vécu des sentiments négatifs étant inévitablement source de culpabilité.

Se faire naître soi-même

En condamnant la mère et en perdant ainsi l'Originnaire, l'enfant n'a d'autre choix que celui d'aller de l'avant jusqu'à se condamner soi-même à naître de nouveau.

Deuxième processus de séparation : la nécessité pour l'enfant de « créer le père »

La santé mentale de l'enfant repose sur le fait, et ce dès la vie fœtale, qu'il puisse s'identifier à deux personnes. Le père est en effet pour l'enfant celui qui va être le représentant nécessaire à sa construction et le garant de son identité psychique. C'est la relation que l'enfant établit avec son père qui lui permet de se construire comme un individu différent de ses deux parents. Au cours de son évolution, l'enfant peut progressivement parvenir à se percevoir séparé de sa mère s'il a la possibilité de s'identifier à quelqu'un d'autre qu'elle. Privé de cette identification, il lui sera difficile de penser qu'un jour, il devra quitter sa mère, c'est le drame des enfants élevés par leur seule mère. Si l'enfant est tout pour sa mère et qu'elle est tout pour lui, il n'y a plus aucune séparation possible. Il sera nécessaire alors de se référer à d'autres tiers (amis, autres représentants masculins familiaux, maîtres, éducateurs, animateurs) pour pouvoir incarner et faire exister ce que l'on appelle la fonction paternelle. L'identification au père est ce qui autorise l'enfant à s'identifier à toutes les autres personnes, chez lesquelles il continuera, après avoir quitté ses parents, à puiser les matériaux nécessaires à son évolution. C'est en ce sens que le père permet d'être un, c'est-à-dire séparé, différent de la mère, et d'être multiple, de pouvoir s'identifier à tous les êtres humains.

C'est en s'identifiant tour à tour à l'un et à l'autre de ses parents que l'enfant se construit une

personnalité propre. Contrairement à ce que l'on pense comme étant quelque chose de destructeur pour l'évolution de l'enfant, le fait que ses parents ne soient pas toujours d'accord, l'oblige à se forger une pensée personnelle. C'est de la confrontation à de la différence et à de la divergence que s'effectuera son cheminement vers l'autonomie.

Il n'est pour autant pas négligeable de souligner que ce processus d'identification demande une certaine réciprocité. Autrement dit, l'adulte doit lui-même être en mesure de s'identifier à l'enfant. Les parents doivent ainsi se mettre consciemment ou inconsciemment à sa place, pour pouvoir le comprendre, en retrouvant en eux l'enfant qu'ils étaient, au même âge. Un refus ou un empêchement de la part de l'adulte de s'identifier entièrement à l'enfant lui interdirait en retour de pouvoir s'identifier pleinement à lui, l'adulte. Ne pouvant plus aimer totalement ses parents, l'enfant ne peut plus désirer grandir.

Au moment de la reconnaissance de la différence des sexes, vers l'âge de trois ans, Il apparaît primordial que l'enfant reçoive une information sur son sexe. C'est le sens que donne Françoise Dolto au concept de castration. Il s'agit d'une information, d'une parole qui, adressée à l'enfant, lui donne l'impulsion qui lui permet de passer à l'étape suivante. Du point de vue du développement de l'enfant, la castration n'est fonctionnelle que si elle est vécue par ce dernier comme une information sur son sexe. Pour pouvoir atteindre une sexualité normale, affirmait Françoise Dolto, la fille a besoin de comprendre à 3 ans que le vagin sert à accueillir le pénis. Fille ou garçon, c'est l'âge auquel l'enfant pose les premières questions visant à percer le secret de la sexualité paternelle. Il les adresse en premier lieu à sa mère. Ses questions ne portent pas sur le plaisir que procure le sexe, mais sur la reproduction. Elles proviennent du besoin de savoir d'où l'on vient et ne visent qu'à dévoiler les mécanismes de la transmission de la vie. Pourtant aujourd'hui encore, dans notre culture dominante, la gêne ou l'incapacité des mères à parler normalement de la sexualité constitue à cet âge l'un des traumatismes les plus courants.

Dans la continuité de cette approche théorico-clinique, Didier Dumas insiste sur l'impact de la découverte des testicules paternels dans l'évolution de l'enfant. Privé des paroles qui lui permettent de comprendre qu'il est sorti du corps de son père, l'enfant ne peut pas savoir ce qu'est un père. Être père, c'est tout d'abord assumer de l'être dans sa chair, c'est reconnaître l'enfant comme le produit de son désir et de son sexe. S'il ne peut se confronter à un homme adulte s'intéressant à sa mère avec d'autres désirs que les siens, l'enfant, garçon ou fille, risque de ne jamais pouvoir la considérer autrement que comme une maman. Ce n'est qu'à travers les yeux du père, que le garçon peut voir sa mère comme une femme. S'il en est privé, il lui est impossible de la percevoir comme un individu sexué, et, en retour, il lui sera difficile de se considérer comme un homme. Quant à la fille, si elle ne peut se représenter comment le père fait des enfants à la mère, elle court le risque d'imaginer que ceux-ci se font par simple dédoublement.

Ce savoir, issu du corps du père, est le pivot de la structuration oedipienne. Tant qu'il n'a pu faire cette découverte, l'enfant considère sa mère comme le seul dieu capable de donner vie. Et cette découverte lui fait accomplir le tournant le plus important de sa construction affective et sexuelle : celui qui le promeut d'une place de bébé à un statut d'enfant.

La dimension charnelle de la sexualité se constitue antérieurement à l'œdipe, au stade fœtal et à l'âge de la dyade mère-enfant. L'entrée dans l'œdipe représente à la fois le surgissement des questions sur la sexualité et l'étape qui construit le registre des sentiments. La symbolique de séparation due au développement de l'enfant intervient vers un an, au moment où celui-ci prend possession de ses pieds et commence à marcher. Se dressant sur ses jambes, il émerge des identifications animalières alors qu'il s'identifiait effectivement aux animaux en marchant à quatre pattes. Debout, il est comme ses parents. Il s'identifie à eux. Marcher est, à cet âge, l'inscription d'un rapport de propriété à son propre corps : une entreprise qui le soustrait à la mère.

Dans les mois qui suivent, avec l'acquisition de la parole, l'enfant s'initie à la puissance des émotions et des sentiments à travers la découverte des mots. La sexualité œdipienne est

l'époque où se construit l'univers des émois sentimentaux que l'adulte retrouvera plus tard en tombant amoureux. Elle implique donc que l'enfant puisse renoncer à la sexualité charnelle (cf. les plaisirs du sein, des câlins, des bisous) qu'il avait connue jusqu'alors dans les bras de sa mère. Ainsi la proposition de Freud d'ajouter au complexe d'oedipe le complexe de castration se justifie-t-elle. Pour Didier Dumas, c'est la découverte du sexe paternel qui propulse l'enfant dans son évolution. Ainsi, prenant conscience du rôle que jouera à l'âge adulte son propre sexe dans la transmission de la vie, celui-ci peut-il se détourner spontanément de la sexualité infantile qu'il a connue avec sa mère. Dès lors, il considère les câlins et les bisous comme des formes de plaisirs réservés aux activités des tout-petits et il préfère s'adonner aux jeux qui lui permettent d'idéaliser la puissance créatrice masculine (cf. les revolvers, missiles, machines électroniques). Le père devient le support d'idéaux nouveaux centrés sur la puissance virile et l'enfant le prend pour modèle. Il peut alors se dégager de la fascination pour les plaisirs de la sexualité orale et anale qu'il a connus avec sa mère.

La découverte du rôle qu'a joué le sexe paternel dans la relation avec sa mère est tout aussi vitale pour la construction affective et sexuelle de la fille. Tandis que face à l'absence de réponse des mères, le garçon a tendance à se retourner vers son père, la fille quant à elle, s'identifiant à la femme qu'est sa mère, attend d'elle seule des mots qui l'informent sur la sexualité. Toute absence de parole sur le sexe et le corps la voue obligatoirement à exhiber dès l'adolescence, et dans une vaine interpellation de la mère, un corps souffrant de n'avoir pu être ni nommé, ni référé au corps d'un père. Au mieux, elle est condamnée à l'hystérie.

Un des enjeux de la structuration œdipienne est encore de se construire les représentations de son propre devenir. Effectuer une véritable intégration du temps et de la notion de futur, découvrir et admettre l'existence de la mort, permet en effet à l'enfant de s'inscrire dans la succession des générations. Pour le petit enfant, au contraire, la mort ne se présente pas comme une interruption de la vie, mais comme une réalité passée. De son point de vue, elle signifie un retour à un état antérieur, autrement dit, le désir de redevenir un bébé ou un fœtus. Le père est celui qui permet que le futur soit représentable. À l'âge œdipien, le désir de devenir autonome dépend en priorité de l'identification au père. Elle installe le droit de l'enfant à exister indépendamment de sa mère. Si l'enfant n'a pas la possibilité de s'identifier à quelqu'un d'autre que sa mère, il devient en effet incapable d'évoluer mentalement ailleurs que dans le présent qu'elle lui propose (ce qu'expriment un bon nombre d'enfants psychotiques). Soulignons, à ce niveau, que les enfants psychotiques se caractérisent par l'impossibilité d'émerger de la relation de dépendance qu'est la dyade mère-enfant. Pour cette raison, toute structuration œdipienne semble leur être interdite.

Pour conclure ce travail sur les étapes qui mènent de la séparation à l'autonomie dans le développement de l'enfant, je terminerai ainsi :

au stade fœtal, la mère est le seul gouvernement. Dès que l'enfant marche, qu'il peut commencer à se penser autonome et se mettre à parler, le « Je » se constitue. Avec la position verticale et la naissance du « Je », se substitue au gouvernement maternel celui de la famille. Pour le fœtus, les frontières de l'univers étaient celles de l'utérus, pour l'enfant œdipien, celles du monde sont celles de sa famille.

Le passage de statut du bébé à celui d'enfant va se faire au travers d'une identification au père permettant de rejeter la sexualité infantile qui unit le nourrisson à la mère.

Bibliographie

- J.-M. Delassus, *Le sens de la maternité. Cycle du don et genèse du lien*, Paris, Dunod, 2002
J.-M. Delassus, *Psychanalyse de la naissance*, Paris, Dunod, 2005
D. Dumas, *Et l'enfant créa le père*, Paris, Hachette Littérature, 2002
D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975